

Pierre VIENNOT, *La préhistoire et le gisement de Glozel*, 10 mars 1928.

Edition et présentation de Joseph GRIVEL © 2006

Pierre Viennot, chef des travaux de géologie appliquée à la Faculté des sciences de Paris et président de la Société géologique de France, fait partie de ces nombreux savants qui, de juin à octobre 1926, se rendent à Glozel pour pratiquer des fouilles de contrôle et, par leurs observations concluantes, confortent la thèse d'une place possible du glozélien dans le néolithique ancien. Il y est le 14 septembre avec Charles Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon et membre de l'Académie des Sciences, qui s'y rend également pour la première fois.

Les fouilles auxquelles il participe à plusieurs reprises au cours de la seconde quinzaine de septembre 1926 fondent sa conviction de la parfaite authenticité de Glozel. Un an est demi plus tard, elle est encore entière comme le montre cette causerie du 10 mars 1928.

Mais fin février 1929, Edmond Bayle, directeur du service de l'Identité judiciaire de Paris, est commis par Jules Python, juge d'instruction de Moulins, afin de procéder à l'analyse des objets et échantillons prélevés à Glozel quelques jours plus tôt, au cours d'une perquisition. Quinze mois plus tard, le 10 mai 1929, Bayle remet au juge la première partie de son rapport. Elle détermine alors Viennot à se rallier au point de vue de l'expert.

## La préhistoire et le gisement de Glozel

Le problème de Glozel passionne le monde savant, et, si le ton de la discussion entre spécialistes a parfois dépassé la mesure ordinaire des joutes scientifiques, l'importance de l'enjeu en est peut-être un peu la cause. Pour essayer de montrer l'intérêt considérable que présenterait le gisement, il fait évoquer l'essentiel de nos connaissances en préhistoire. Ce résumé sera exagérément succinct, et le lecteur vraiment curieux d'approcher nos lointains ancêtres se reportera avec fruit à la lumineuse mise au point de M. Marcellin Boule : *Les hommes fossiles*.

Il y a à peine un siècle que l'homme a abordé scientifiquement l'angoissant problème de ses origines et les données acquises aujourd'hui, pour très précieuses qu'elles soient, apparaissent encore bien fragmentaires et incomplètes. Le hasard a joué un rôle important dans la découverte des plus anciens hommes actuellement connus. La chronologie des divers types est restée très grossière, car nous ne disposons guère que de méthodes nous permettant de repérer l'ordre d'ancienneté des faits : méthode stratigraphique basée sur l'étude des rapports d'âge entre une couche archéologique et celles qui l'encadrent, méthode paléontologique étayée sur la détermination des espèces animales qui accompagnent les ossements humains.

Le critérium stratigraphique a permis à M. Depéret de diviser le « quaternaire » en quatre étages correspondant à des « terrasses » marines et fluviales d'autant plus basses qu'elles sont plus récentes, et dont les cotes sont respectivement à 100, 60, 30 et 20 m. au-dessus de la surface des eaux. Les phases de comblement de ces terrasses sont en relation avec les grandes glaciations (périodes froides), les phases d'érosion intermédiaires étant connexes de la fusion des glaces (périodes chaudes).

Le plus ancien vestige humain connu est la mâchoire découverte à Mauer, à la base de la terrasse de 30 m. Cet *Homo heidelbergensis* vivait pendant une période chaude, le *Chelléen* ; la faune comprenait des hippopotames, l'éléphant antique, et l'outillage des silex amygdaloïdes à grands éclats (coups de poing) rencontrés en particulier à Chelles (Seine-et-Marne). Une industrie dite *acheuléenne* (de Saint-Acheul, Somme), avec outils amygdaloïdes moins épais, plus symétriques, et faune mixte

chaude et froide occupe la partie supérieure de cette même terrasse de 30 m.

L'industrie *moustérienne* (pointes, racloirs, lames en silex taillés) est localisée dans la terrasse de 20 m. La faune correspondante accuse un climat très froid et très humide ; elle comprend, outre de grandes espèces éteintes de mammifères à fourrure épaisse (mammouth, rhinocéros tichorhine...), d'autres types qui ne vivent plus aujourd'hui que dans les contrées boréales ou les hautes altitudes : renne, bœuf musqué, bouquetin, marmotte... Les conditions d'existence étaient beaucoup plus dures qu'au Chelléen. L'homme de cette époque se réfugiait dans les cavernes et les abris sous roche (Neanderthal, Spy, Krapina, la Chapelle-aux-Saints, le Moustier, la Ferrassie, la Quina...), d'où l'on a exhumé les restes d'une quinzaine d'individus, qui appartiennent à un type présentant des caractères archaïques, *Homo neanderthalensis*.

Cette race semble disparaître brusquement pour faire place à d'autres au cours de la période suivante : c'est le véritable *âge du renne*, où les archéologues distinguent trois étages successifs : l'Aurignacien (sommet de la terrasse de 20 m.), le Solutréen et le Magdalénien (pendant lesquels les vallées se sont creusées à leur niveau actuel). Les hommes ont acquis un corps élégant, une tête fine, un front droit et un crâne vaste, et méritent d'être rangés dans l'espèce *Homo sapiens*. L'industrie des silex taillés s'est perfectionnée : à l'*Aurignacien* dominant les lames allongées, avec burins busqués et grattoirs carénés ; au *Solutréen*, ce sont des pointes en forme de « feuilles de laurier » et de « feuilles de saule ». Au *Magdalénien*, l'outillage de pierre est en régression et comprend des silex de petite taille souvent à peine retouchés ; c'est qu'il est supplanté partiellement par l'industrie de l'os, qui a acquis un extrême perfectionnement (aiguilles, harpons...). Véritables artistes, les hommes sculptaient dans l'ivoire du mammouth, gravaient sur les os et les bois du renne, sur les cailloux roulés des rivières, et ils ornaient aussi de grandes compositions les parois de leurs cavernes. On a retrouvé leurs godets, leurs ocres, leurs lampes. Mais ils ignoraient encore la poterie. Parmi les nombreux squelettes de l'âge du renne, on a distingué plusieurs races, toutes dolichocéphales : Grimaldi, Cro-Magnon, Chancelade, qui se sont d'ailleurs succédé dans le temps.

Alors que les archéologues font de l'ensemble de ces époques lointaines le *Paléolithique*, caractérisé par l'industrie des silex taillés, ils réservent la dénomination de *Néolithique* à une civilisation plus récente, caractérisée par l'apparition de la pierre polie, et antérieure elle-même à l'*âge des métaux* qui clôt la préhistoire. Au Néolithique, la faune est la même qu'aujourd'hui, le climat s'est radouci ; l'homme a quitté les cavernes pour les habitations en plein air (huttes, palafittes) ; il connaît les industries de la poterie et du tissage, élève des monuments mégalithiques, domestique des animaux et cultive des plantes. Mais son esprit pratique s'est développé aux dépens de ses sentiments artistiques, devenus rudimentaires ; des races brachycéphales font leur apparition. Les couches de transition du Paléolithique au Néolithique ont été découvertes en 1887 au Mas d'Azil (Ariège), où les dépôts inférieurs

renferment encore du renne et des gravures artistiques, tandis qu'au-dessus on trouve du cerf, des galets grossièrement colorés, des pierres polies et des poteries.

Si l'on veut maintenant relier la préhistoire à l'histoire et introduire la *notion des dates*, il ne faut pas oublier que les temps historiques ont commencé chez nous bien plus tard qu'en Orient, et, d'autre part, qu'il existe encore des peuplades très archaïques, représentant actuellement la civilisation de la pierre (Tasmaniens et Australiens). La chronologie préhistorique telle que nous l'avons étudiée *ne s'applique donc guère qu'à l'Europe occidentale*, qui a d'ailleurs fourni les documents les plus abondants. Alors que le cuivre était connu des Egyptiens au 5<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, son usage ne semble s'être répandu que vers 2500 en Europe occidentale, où la civilisation néolithique serait installée depuis le 8<sup>e</sup> millénaire (Boule). Les écritures plus ou moins idéographiques (hiéroglyphiques, cunéiformes...), étaient utilisées en Orient au 4<sup>e</sup> millénaire. Quant au type alphabétique à nombre de caractères très réduit, on voyait jusqu'ici son origine en Phénicie (sarcophage d'Ahiram, Byblos, XIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.).

Or, voici qu'on a exhumé à Glazel, avec quelques vestiges d'ossements humains, et des dents de mammifères, une foule d'objets dont la réunion est très surprenante : outils variés en silex taillés, haches et tranchets polis, aiguilles et harpons en os, anneaux de schiste, galets gravés de nombreux dessins d'animaux (dont le renne), vases ornés en poterie argileuse grossière, symboles bisexués, « bobines », lampes et tablettes d'argile mal cuites. Les tablettes portent des *signes alphabétiques* présentant des analogies avec le Phénicien, et qui se retrouvent sur les autres objets.

Si donc le gisement de Glazel est authentique (et j'en reste convaincu, jusqu'à preuve du contraire), il ne semble pouvoir dater que du début du Néolithique (présence du renne, pierres taillées et polies, absence de tout métal). Il témoignerait de la survivance locale des traditions artistiques des Magdaléniens, et, surtout, il établirait que l'origine de l'écriture alphabétique est bien antérieure au 2<sup>e</sup> millénaire et probablement occidentale : est-il beaucoup de questions aussi passionnantes dans l'évolution de l'intelligence humaine ?

Pierre VIENNOT,  
Chef des travaux de géologie appliquée  
à la Faculté des sciences de Paris.